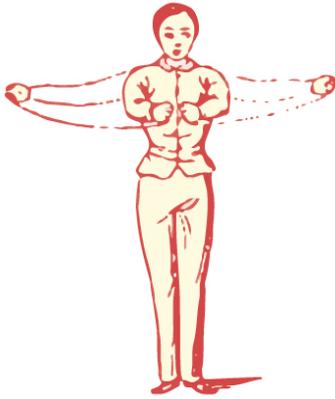


## Myriam Chérel interviewe Marie-Hélène Brousse



Marie-Hélène Brousse, psychanalyste membre de l'ECF et de l'AMP, a choisi pour nous cette phrase de Jacques Lacan issue du Séminaire « Les non-dupes errent » : « L'être sexué ne s'autorise que de lui-même [...] et de quelques autres <sup>1</sup> ».

**Marie-Hélène Brousse** — La première raison pour laquelle j'ai choisi cette citation tient à l'actualité du discours du maître : la question du genre ouvre à la fois un champ nouveau sur l'identité sexuelle et en même temps, ce courant des genres, bien que détaché de la nature, est enfermant et ségrégatif. Cette phrase de Lacan, elle, est profondément non-ségrégative. La formule « ne s'autorise que de lui-même » renvoie exactement à ce que Lacan définit, dans la « Proposition du 9 octobre... », du passage à l'analyste <sup>2</sup>. Elle fait un lien entre ce que tout le monde a admis pour ce qui concerne l'analyste, et ce que Lacan pousse jusqu'au choix sexuel. Il me semble qu'il y a là véritablement une modernité de Lacan. Comme disait Jacques-Alain Miller, Lacan est prophétique d'un courant qui se développe de façon très différente aujourd'hui. Je me souviens d'avoir fait, pour la revue anglo-saxonne *The Lacanian Review*, un entretien avec un professeur d'université transgenre qui se sentait tout à fait à l'aise avec cette affirmation de Lacan, « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même [...] et de quelques autres ». Ceci n'est pas seulement vrai pour les transgenres, mais pour n'importe qui.

**Myriam Chérel** — Modernité lacanienne du côté de la question du genre en effet, cependant la phrase déplie la question de l'être sexué sur deux axes : d'abord *ne s'autoriser que de soi-même*, et ensuite : « et de quelques autres ».

**M.-H. B.** — *Ne s'autoriser que de soi-même* est une formule assez précise. Ce n'est pas « je m'autorise, et voilà », mais plutôt qu'il n'y a pas d'autre possibilité que de ne s'autoriser que de soi-même parce qu'il n'y a pas de garantie. Il n'y a nulle garantie à un être psychanalyste et il n'y a nulle garantie à être une femme ou un homme. Donc, la seule solution qui reste, puisqu'il n'y a pas de garantie, est de s'autoriser soi-même.

**M. C.** — À partir de quoi s'autorise-t-on ?

**M.-H. B.** — On s'autorise à partir d'une expérience, en analyse. C'est bien quelque chose qui touche à la transmission dans l'expérience analytique : comment tout d'un coup advient un désir d'analyste à quelqu'un qui était en position analysante. Qu'est-ce qui se passe ? Quel est ce moment de l'autorisation, en quelque sorte ? Par cette formule, Lacan fait le parallélisme avec le fait de s'autoriser comme être sexué. Dans les deux cas il y a cette auto-autorisation si je puis dire – et Lacan est très moderne de ce point de vue-là. C'est ce qui organise toute la stratégie de formation de l'orientation lacanienne – par opposition à celle de l'IPA où l'on est autorisé seulement par quelques autres dont fait partie son analyste, ou par opposition à un

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 9 avril 1974, inédit.

<sup>2</sup> Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243.

curus et puis par des examens –, où l'on doit répondre à partir du plus vif de l'expérience subjective de l'analyste, c'est-à-dire à partir du rapport du  $\$$  avec le  $a$ , avec l'objet cause du désir, lequel masque la plupart du temps une marque de jouissance. Il n'y a pas d'autre garantie que celle-là. De la même façon qu'avec la parole, il n'y a pas d'autre garantie que de parler ; de la même façon que même s'il y a des commissions de la garantie en psychanalyse,  $\bar{A}$  est la négation de toute garantie.

Mais cette autorisation n'est pas pour autant hors social puisqu'il y a « quelques autres » ; c'est cela qui réintroduit la logique du discours, c'est-à-dire la logique du lien social. Il faut que quelques autres donnent leur avis. On voit que c'est aussi une manière d'envisager le groupe pas du tout d'une manière hiérarchique, pas centrée sur le père, mais sur quelques autres, avec la dimension de contingence que cela suppose. Ce n'est pas à partir de l'autorisation d'un seul : à la place du père il y a les pairs. Cela aussi montre la modernité de Lacan, cette conception horizontale du lien social, au cœur non seulement de la psychanalyse mais de notre *communauté* de travail : nous avons des maîtres, mais ce ne sont pas des pères. J.-A. Miller a introduit – et j'y vois cette même orientation dans nos travaux – le terme de conversation. On ne peut pas dire qu'un maître converse avec son élève. Un maître commande, domine. Cela fait référence à la position qu'a Lacan sur le discours analytique qui, contrairement aux trois autres, n'est pas un discours de domination. Le discours universitaire, bien qu'il fasse toute sa place au savoir, est un discours de domination, à jamais différent du discours analytique, quand bien même la psychanalyse s'enseigne en classe de philosophie ou à l'Université. On ne peut pas enseigner universitairement la psychanalyse. On ne peut l'enseigner que dans cette situation de pairs et de non-domination.

**M. C.** — Alors, cette phrase de Lacan est moderne...

**M.-H. B.** — Archi-moderne.

**M. C.** — Archi-moderne, parce que ce *de lui-même* signe que chaque homme et chaque femme a à inventer sa position sexuée...

**M.-H. B.** — Tout à fait !

**M. C.** — il y a les petits autres et le grand Autre...

**M.-H. B.** — Et le grand Autre aussi, vous avez raison. Il y a les petits autres, mais il y a aussi le grand Autre. Le grand Autre du discours, c'est-à-dire, les autoroutes des identifications signifiantes : si je suis biologiquement une femelle, c'est parce que mon organisme possède des ovocytes. J'avais écrit un texte là-dessus dans *Être mère...*<sup>3</sup> en montrant que la mère réelle était l'ovocyte et le père réel le spermatozoïde, et que là il y avait du rapport sexuel. Mais à partir du moment où ça parle, il n'y en a plus. Les *parle-êtres* sexués le sont à partir non de leur organisme, mais du discours qui les a constitués comme sujets de l'inconscient. En ce sens nous savons depuis Freud qu'ils sont pervers polymorphes !

**M. C.** — Les êtres sexués sont des corps parlants qui ne se définissent que par rapport au phallus.

---

<sup>3</sup> Brousse M.-H., « Horsexe », in *Être mère. Des femmes psychanalystes parlent de la maternité*, s/dir. Alberti C., Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2014.

**M.-H. B.** — C'est ce qui leur permet de s'identifier comme masculins et féminins, mais cela ne parle pas de leur jouissance. Cela parle de leurs identifications, de ce que Lacan appelle *normativisation*. Si on est névrosé cette normativisation est œdipienne, mais si l'on s'avance dans la deuxième partie de la clinique lacanienne, borroméenne, on s'aperçoit qu'il y a différents types de nouages, au-delà de l'Œdipe. Il y en a par le symptôme, il y en a par l'inhibition, il y en a par l'angoisse. À partir de là, il n'y a plus une normativisation unique mais un « à chacun sa norme ». À chacun sa norme sexuelle.

**M. C.** — C'est très moderne, parce que ça vient lire aussi notre XXI<sup>e</sup> siècle et les mutations de la famille ; *les quelques autres* me faisaient associer sur cette multiplicité des nouvelles façons de faire famille, d'être père ou mère, d'être homme ou femme...

**M.-H. B.** — Cela m'évoque aussi quelque chose de très important, qui fait partie de mon expérience d'analyse et de la Passe. Pour des raisons très précises, l'identité sexuelle, c'est-à-dire être une femme, s'est posée à moi, comme à chacun, dans le contexte des coordonnées familiales, toujours marqué de contingence, toujours singulier. En ce qui me concernait, la question du féminisme a toujours été là et en même temps, je pouvais repérer plusieurs niveaux de ma position féministe. Je pouvais la voir au niveau d'une lutte pour une égalité formelle, et aussi matérielle – on parle beaucoup aujourd'hui de la charge mentale d'une mère de famille, qui ne serait pas la même que celle de son compagnon. Tous ces paramètres imaginaires et symboliques ont toujours compté pour moi, définissant un être femme que j'ai, adolescente, pris comme mon être, face au *manque-à-être* qui se révèle souvent à cette période.

Mais je savais bien, puisque j'étais en analyse, puis analyste, que ce féminisme était finalement un discours anti-domination – qui par conséquent participait de la domination. Une revendication féministe ne peut pas échapper à l'opposition avec un supposé masculinisme qu'elle construit en même temps. Même si cela valait le coup de militer, comme les femmes de ma génération l'ont fait, pour le droit à l'avortement, pour le droit à la contraception, pour le planning familial, je savais bien que ça ne parlait pas de la jouissance féminine. Et la jouissance féminine elle-même ne pouvait se cerner, se deviner par l'opposition à mes préjugés sur la jouissance masculine. Finalement, il y avait des êtres sexués, des êtres parlants sexués qui se définissaient quant à leur jouissance à la fois du côté masculin, même si c'était des « femmes », et aussi du côté féminin – et d'ailleurs pas toujours, il existe des femmes totalement du côté masculin. Et puis il y avait des hommes qui étaient aussi du côté féminin. Tout cela donne un féminisme décomplété, inconsistant qui n'est pas très propice au combat politique.

**M. C.** — Alors, comment analysez-vous le *hashtag* « #balancetonporc » ?

**M.-H. B.** — Je le mets dans la première catégorie. C'est la même chose que si c'était fait du côté masculin, « dénonce ta pute ».

**M. C.** — Cela se fait puisque maintenant il y a « #balancetatrauie », réponse complètement en miroir.

**M.-H. B.** — Sur ce *hashtag* « #balancetonporc », je dirai premièrement que je n'aime pas le verbe dénoncer. La dénonciation, pour moi, garde toujours une marque pétainiste, et renvoie à un pouvoir tyrannique. Mais j'y entends cependant la nécessité de mettre au jour un certain nombre de comportements de domination violente, y compris sur les corps féminins.

**M. C.** — Cela a eu une déferlante internationale.

**M.-H. B.** — Ce qui montre l'ampleur du phénomène, l'ampleur de la position de soumission dans laquelle les femmes sont mises et se mettent.

**M. C.** — *Se mettent... ?*

**M.-H. B.** — Face à une position féminine, au niveau du discours, c'est-à-dire au niveau social, il y a trois possibilités pour une femme : trahir, se révolter et combattre, ou se déplacer. La solution la plus universelle est de « trahir la cause des femmes » – c'est banal, toutes les mères trahissent la cause des femmes.

**M. C.** — Toutes les mères ?

**M.-H. B.** — Presque toutes. Quand elles sont *toute mère*, elles la trahissent. Puisque le féminin n'est pas cernable en termes de fonction familiale – mère, fille, sœur, grand-mère, tante..., au nom de ces différentes fonctions et pour rester à l'intérieur de l'ordre familial, on renonce au féminin. L'autre solution, la solution amazone – un livre récent vient d'être publié sur ce mythe<sup>4</sup>, « se battre » pour les femmes –, tourne souvent à la cause perdue, car on ne peut se battre pour cette cause-là dans la mesure où elle n'est pas consistante. En se battant pour elle, on la rend consistante, et on devient une victime, ce n'est pas non plus possible.

**M. C.** — Et la troisième ?

**M.-H. B.** — C'est l'inconsistance. Accepter d'être inconsistante. Être une mère pas très consistante, c'est accepter quelque chose de l'ordre de l'inacceptable, c'est accepter l'invivable de la non-pérennité, car comme son nom l'indique, dans « pérennité » il y a « père ».

Alors, « balance ton porc » je n'aime pas trop, c'est *vulgaire*, je préfère « moi aussi » (« *Me too* »), nom d'un mouvement au sein des pays anglo-saxons. « *Me too* » me semblait beaucoup plus juste. Je n'ai jamais eu de porc et je n'en aurai jamais. J'ai donc envie de dire « si tu as un porc, tu n'as qu'à t'en prendre qu'à toi ». Dire que c'est le sien, ça me semble incohérent. Enfin si, ça a une cohérence si je vais jusqu'au bout – les féministes ne vont pas aimer – si je dis « c'est mon porc », cela veut dire « c'est moi ». Ce qui est à moi, c'est moi.

**M. C.** — D'où le miroir « balance ta truie ».

**M.-H. B.** — Bien sûr, c'est vraiment le berger et la bergère. Continuez à croire au rapport sexuel entre le cochon et la truie, moi personnellement je n'y crois pas plus que ça. « *Me too* » c'est « à moi aussi c'est arrivé ». Ce n'est pas du tout la même chose.

**M. C.** — Cela s'impose de l'Autre.

**M.-H. B.** — Il y a la contingence, ça s'impose de l'Autre, « ça m'est arrivé », « ça m'est tombé dessus », cela évoque le registre de l'événement.

**M. C.** — Comme un réel.

---

<sup>4</sup> Mayor A., *Les Amazones, quand les femmes étaient les égales des hommes*, Paris, La Découverte, 2017.

**M.-H. B.** — Comme un réel. Je trouve donc cette formulation préférable, car elle conserve la dimension collective et imaginaire du « aussi ». Mais pas que. Je pense à la jeune fille qui a fait une vidéo merveilleuse des mecs dans la rue qui l'ont, je ne dirais pas « agressée », mais qui l'ont pourchassée – du genre « allez viens chérie... » – et qui, quand elle a réagi, lui répondent « pour qui tu te prends sale conne, sale pute... ». Elle les a filmés, et on voit leur réaction lorsqu'ils se découvrent filmés : ils fuient, ils ne friment plus.

**M. C.** — Ce que Lacan nous enseigne aussi c'est que les dites « femmes », les appelants du sexe, pour être aimées des dits « hommes » les tenants du désir, de structure, se doivent de se mettre dans cette position d'être objet du désir des dits « hommes ».

**M.-H. B.** — Mais pour les dits hommes aussi ! Consentir à se laisser, comme objet, servir à une femme...

**M. C.** — Qu'une femme fétichise leur phallus.

**M.-H. B.** — Et cela pose un tas de problème : « Est-ce que je l'ai fait jouir assez ? Est-ce que je la fais mieux jouir que le voisin ? Est-ce que c'est bon chérie ? » Ils ne sont pas exempts de la position d'objet sexuel à partir du moment où ils sont dans un rapport avec un partenaire, que ce partenaire soit masculin ou féminin.

**M. C.** — Être objet sexuel, ce n'est peut-être pas la même chose qu'être objet du désir d'un homme.

**M.-H. B.** — Mais les hommes aussi ! L'autre jour en séance un monsieur me dit : « je ne suis pas séducteur, ce que j'aime c'est être séduisant. » Être séduisant veut dire que les filles se précipitent vers lui, qu'il devient leur attrape-désir. La question du désir de l'Autre est universelle chez les êtres parlants. Quand on est un être parlant, c'est une condition *vitale* d'être l'objet du désir de l'Autre et en même temps c'est une condition – je dirai, presque *létale*.

**M. C.** — Il est quand même indéniable que le nombre de femmes violées est plus important que le nombre d'hommes violés.

**M.-H. B.** — Oui, ça c'est sûr. Mais s'agit-il là de désir ? Est-ce qu'un homme qui viole une femme la désire ? Je n'en suis pas sûre. Il bande certes, mais l'Autre sexe est-il en jeu pour lui ? J'y vois en tout cas un phénomène de domination lié à la structure de la famille et au contrôle de la reproduction par ceux qui ne devraient pas la contrôler parce qu'ils ne sont pas en mesure de le faire. En tout cas ils ne l'étaient pas avant la science. La seule qui est en mesure de savoir de qui est l'enfant, c'est la mère, et encore elle sait qu'il est d'elle car elle en accouche, mais elle ne sait pas toujours qui en est le père. *Si vous mettez la reconnaissance du côté père, comme le seul autorisé à reconnaître de qui est l'enfant, comme c'est le cas dans les sociétés patriarcales, il s'ensuit la nécessité de contrôler les activités sexuelles des femmes...* C'est ce que disait Françoise Héritier dans un article publié dans *Le Monde* deux jours avant sa mort<sup>5</sup>. Ce système est absurde.

---

<sup>5</sup> Héritier F., « Il faut anéantir l'idée d'un désir masculin irrépressible », entretien avec Annick Cojean, *Le Monde*, 5 novembre 2017, disponible en ligne.  
[http://www.lemonde.fr/societe/article/2017/11/05/francoise-heritier-j-ai-toujours-dit-a-mes-etudiantes-osez-foncez\\_5210397\\_3224.html#RDpf6Vap8zicKTuU.99](http://www.lemonde.fr/societe/article/2017/11/05/francoise-heritier-j-ai-toujours-dit-a-mes-etudiantes-osez-foncez_5210397_3224.html#RDpf6Vap8zicKTuU.99)

**M. C.** — Quelle incidence a cette phrase, cette orientation de Lacan dans votre pratique d'analyste au quotidien ? Comment accueillez-vous les appelants du sexe ?

**M.-H. B.** — Lors de journée d'études, notre collègue Antonio Di Ciaccia racontait un cas. La dame lui disait pourquoi elle l'avait choisi : « je vous ai choisi parce que vous êtes un homme ». Il avait une barbiche à ce moment-là, ce qui ne l'a pas empêché de lui répondre : « comment le savez-vous ? Qu'est-ce qui vous en rend si sûre ? » J'avais trouvé ça génial. La dame, elle, avait été un peu secouée. Il lui avait enlevé tous ses repères. L'être sexué ne s'autorise que de soi-même, et il le lui a montré comme ça.

Ça change tout. *A priori*, quand je vois arriver un monsieur dans mon cabinet, sans doute sera-t-il de temps en temps du côté *pas tout*, mais peut-être pas. Quand je vois une femme, c'est pareil. C'est en termes de jouissance que le féminin peut apparaître, ce n'est pas au niveau du langage. Finalement, je me repère plutôt sur l'être parlant, l'être sexué, les « dits hommes » et les « dites femmes ».

**M. C.** — Merci beaucoup.